



Attentat de Conflans : « Comme de nombreux professeurs, je me sens honteux d'appartenir à une institution si faible »

L'écrivain et enseignant Aymeric Patricot estime indispensable, dans une tribune au « Monde », qu'une réflexion soit menée sur la violence subie par les professeurs. Tribune. C'est une qualité que réclame le métier, mais dont on parle peu. Qui, parmi les pédagogues, aurait l'idée de faire l'éloge de ce dont l'actualité nous offre le spectacle chaque jour, à savoir le courage des professeurs ?

Je ne parle pas seulement du courage intellectuel, mais aussi du courage physique, sans lequel le premier n'aurait aucun sens. Tout professeur ayant enseigné dans ce que j'appelais, en 2011, « les territoires difficiles » a forcément affronté un jour ou l'autre le spectacle de dégradations, de bousculades, de coups subis par des élèves ou par des collègues. Ce climat de brutalité fait partie de son quotidien. Il pourra s'en émouvoir, s'en accommoder ou en faire un motif supplémentaire de fierté pour son sacerdoce.

A l'heure où le fascisme islamiste a forcé les portes de l'institution, comme il menaçait de le faire depuis des années sans qu'aucune de ces organisations syndicales ou humanitaires paradant aujourd'hui dans les manifestations n'ait agi en conséquence, une réflexion sur la violence subie par les professeurs devient indispensable.

Réflexes d'omerta

Tout d'abord, il faut insister sur la solitude du professeur face à l'institution, qui ne sait pas ou ne veut pas le protéger. Les affaires d'enseignants mis en difficulté par des classes où joue l'excitation de mettre un homme à terre, et à qui la hiérarchie n'apporte pas de support élémentaire, sont légion, parfois soldées par la mort honteuse des victimes, dont le seul tort est la maladresse ou la faiblesse. Ne parlons pas de ces diplômés de fraîche date que l'on envoie depuis des décennies dans les pires établissements, au mépris de leur santé comme de la réussite des élèves.

Le hashtag #pasdevague, surgi spontanément en 2018 après les menaces par arme à feu subies par une enseignante, a révélé la profondeur du malaise. Mais rien n'a été fait, en dépit des promesses. On a trop espéré d'un système pourtant miné par la paresse, la peur et le manque de moyens. On a refusé de nommer les réflexes d'omerta.

Plus grave, l'affaire Mila nous a démontré jusqu'à la nausée que l'institution renonçait à protéger une adolescente menacée dans son intégrité physique pour des paroles certes malheureuses, mais légales. Il n'est pas exagéré de parler d'infamie de la part d'une partie importante de la classe politique et d'une administration qui s'est tout de suite couchée devant la meute. Comme de nombreux professeurs, je me sens honteux d'appartenir à une institution si faible. Pour le coup, la seule personne courageuse est restée Mila : la terreur a fait taire tous les autres.

Cette réticence d'un corps de métier à nommer la violence dont il est victime, réticence qui fait son courage paradoxal, j'ai mis du temps à la comprendre. Je crois pouvoir maintenant avancer deux raisons principales.

La première est que si les professeurs ont tendance à trouver des excuses aux jeunes gens brutaux, c'est que le sens de leur métier est de les accompagner, de les mener patiemment hors de l'adolescence. Au fond, le professeur s'inscrit dans une forme de compagnonnage avec l'élève, à l'écart du monde adulte et pour l'y préparer. Il ne conçoit pas l'élève comme un adversaire mais comme un protégé, presque comme un ami. Dans ces conditions, les réticences du corps professoral à dénoncer les écarts de conduite de ses ouailles seront toujours très fortes.

Fractures intellectuelles

La seconde raison tient à une compréhension partielle du phénomène de la violence. Pour la

gauche dite sociale, la violence est avant tout le fruit de la pauvreté : elle doit donc s'attirer la compassion plus que la sévérité. Jusqu'à maintenant, les syndicats n'ont toujours avancé que cette explication. Pour une gauche plus radicale, qu'elle soit marxiste ou non, la violence suscite de la fascination pour la charge révolutionnaire dont elle est porteuse. Or, c'est oublier qu'il existe des formes de violence impardonnables, dont notre société démocratique et libérale ne peut s'accommoder, des violences crapuleuses et criminelles que le contexte ne suffit pas à expliquer, voire des violences fascistes, comme celle à laquelle nous venons d'assister, qui ne méritent aucune complaisance. A cet égard, nous payons aujourd'hui la sous-estimation de ce que l'islamisme a de singulier, et que la pauvreté ne suffit pas à éclairer – rappelons que certains terroristes viennent de classes éduquées.

Pour conclure cet article trop rapide, le drame que subit aujourd'hui la communauté éducative me rappelle celui que subit précisément Charlie Hebdo, et l'ensemble de la gauche avec lui, celui d'une fracture terrible et sanglante au sein d'un même camp politique, partagé désormais en deux factions : une gauche universaliste, clamant l'existence de droits individuels transcendant toute appartenance communautaire – dont celui de la critique et de la moquerie –, et une gauche plus en phase avec l'époque, préférant aux droits individuels les droits des identités collectives à ne pas être bafouées.

Samuel Paty s'inscrivait nettement dans le premier camp ; il l'a payé de sa vie. J'ai bien peur que la volonté collective de rétablir la simple sécurité pour ceux qui voudraient se prévaloir de valeurs qu'on croyait acquises, comme le droit à la critique, soit plus faible qu'on ne l'imagine. Il suffit de se rappeler que Nicole Belloubet, garde des sceaux à l'époque des faits, interprétait les saillies de Mila contre l'islam comme une attaque contre la liberté de conscience, contresens indigent. C'est un triste constat qui s'impose : la nécessité du courage pour les professeurs a de beaux jours devant elle.

Aymeric Patricot est enseignant, essayiste et romancier. Il a publié deux livres sur le métier de professeur, « Autoportrait du professeur en territoire difficile » (Gallimard, 2011) et « Les bons profs » (Plein jour, 2019).

Aymeric Patricot (Enseignant et écrivain)